

Un passé toujours présent

Lieux et centres de mémoire de la RDA à Berlin depuis 1990

Hélène Yèche*



Vingt ans après la chute du Mur et la révolution pacifique de l'automne 1989, la République Démocratique Allemande (RDA) connaît une muséalisation sans précédent. A Berlin, capitale de l'Allemagne unifiée, l'espace de l'ancienne RDA, définitivement aboli par l'histoire le 3 octobre 1990, se trouve reconstruit par la mémoire. Ce sont les traces de ce passé récent, entre effacement et conservation, qui font aujourd'hui le caractère fascinant de la ville de Berlin.

Die Musealisierung der DDR

Bernauer Straße, *East Side Gallery*, Mauerpark ... – zahlreich sind nach 20 Jahren deutscher Einheit in Berlin die Orte der Erinnerung an die DDR: Gedenkstätten, Dokumentationszentren und Museen wie das DDR-Museum, die Forschungs- und Gedenkstätte Normannenstraße oder das ehemalige Stasi-Gefängnis Hohenschönhausen.

Der Palast der Republik, Symbol der DDR wie kein zweites, hingegen wurde dem Erdboden gleichgemacht – mit dem erklärten Willen, das 1950 durch Walter Ulbricht gesprengte Berliner Schloss an gleicher Stelle wieder aufzubauen; eine politische Entscheidung, die, so die Autorin, unterschiedliche Maßstäbe bei der Aufarbeitung der Vergangenheit und des Erinnerens deutlich macht.

Ihrer Meinung nach ist das öffentliche sowie individuelle (oft „ostalgische“) Erinnern an die DDR – zwischen Zerstörung und Erhaltung schwankend – für die Bevölkerung eine notwendige Phase bei der Bewältigung ihrer jüngeren Geschichte und die einst geteilte Stadt Berlin als deren lebendiges Symbol der geeignete Ort dafür.

Red.

L'espace urbain de Berlin, qui fut durant la seconde moitié du 20^e siècle une ville partagée, symbole de l'antagonisme entre les blocs capitaliste et communiste, témoigne encore d'une histoire difficile à porter. Le Mur qui partageait la ville n'existe plus dans son ensemble, et pourtant il est encore considérablement présent au visiteur car son tracé même abrite un certain nombre de lieux commémoratifs anciens qui rappellent le souvenir des victimes du Mur comme la pierre Peter Fechter, ou encore le site des « croix blanches », le « parlement des arbres », le mémorial du *Mauerpark* et la pierre commémorative Günter Liftin.

A ces lieux commémoratifs sont venus s'ajouter depuis deux décennies des musées et des centres de documentation, de nouveaux lieux concrets de mémoire de la RDA qui côtoient désormais ceux de la Seconde Guerre mondiale et du régime nazi, soulignant l'émergence de mémoires concurrentielles au sein de la capitale allemande. Les nouveaux centres de mémoire de la RDA sont naturellement implantés sur l'ancien tracé du Mur : c'est le cas de l'important centre de documentation de la *Bernauerstraße* ainsi que de l'*East Side Gallery*, fragment du mur peint par un collectif d'artistes en 1990 près de l'ancien poste-frontière de l'*Oberbaumbrücke*. Les autres centres ou musées faisant état du passé socialiste à divers degrés

* Hélène Yèche est germaniste, maître de conférences à l'Université de Poitiers.

et dédiés à la mémoire est-allemande se trouvent majoritairement dans l'ancien secteur de Berlin-Est :

- le *Deutsches Historisches Museum* (DHM – Musée historique allemand), sur la célèbre avenue *Unter den Linden*, conserve un important fonds RDA présenté au public dès 1990 ;
- en face de la cathédrale fut ouvert en juillet 2006 le Musée de la RDA (*DDR-Museum*) ;
- les locaux de la *Normannenstraße*, ancien siège de la police d'Etat (*Stasi*), ont été transformés en musée ;
- et enfin on peut aujourd'hui accéder, sur visite guidée uniquement, à l'un des anciens centres de détention de la *Stasi*, celui de *Hohenschönhausen* situé dans le quartier du même nom.

Soixante ans après la fondation de la RDA et vingt ans après sa disparition, Berlin apparaît comme un espace concret du souvenir de l'Allemagne de l'Est. Mais l'existence même de cet espace, et surtout son organisation, témoigne d'une volonté d'orientation particulière de la mémoire de la RDA.

Capitale et Mémoire

Le fait que Berlin abrite autant de lieux de mémoire de l'histoire allemande en général, et de la RDA en particulier, n'est pas anodin. On peut se demander s'il y a une mémoire qui soit spécifique de la capitale allemande, qui soit issue d'une dynamique qui lui est propre. Cette question relève d'une relation dialectique entre les capitales et la mémoire : dans quelle mesure une métropole comme Berlin, aux fonctions politiques et administratives décisives pour la nation, contribue-t-elle à la mémoire récente de l'histoire allemande ?

Toute capitale concentre par définition un important capital symbolique qui se décline à travers un certain nombre de monuments dits « nationaux ». D'autre part, les capitales sont susceptibles d'offrir à des mémoires particulières une caution nationale, et celle-ci y est spécialement recherchée. Enfin, la concentration des marques de mémoire dans les capitales a tendance à les conforter dans un rôle toujours plus exclusivement national. On assiste donc « à une sorte de nationalisation réciproque de la mémoire par les capitales et des capitales par la mémoire » (Elise Julien).

La question qui est au cœur de l'entreprise muséale qui saisit actuellement la capitale allemande est bien celle de la mémoire historique qu'un pays décide de se forger. Or tout autant que la mémoire individuelle, la mémoire collective se construit à partir d'éléments certes vérifiables, mais qui dépendent aussi de la perspective adoptée. C'est le sociologue Maurice Halbwachs qui a défini le premier le phénomène de la mémoire collective au sein de la société, tout en le reliant à celui de la constitution de la mémoire individuelle. Dans son livre *L'Allemagne de Berlin, différente et semblable* (2007), Alfred Grosser, éminent politologue et observateur attentif des questions allemandes depuis plus d'un demi-siècle, estime pour sa part abusive l'expression de « mémoire collective » : « *Toutes les collectivités, et en particulier toutes les nations, connaissent ce qu'on appelle à tort une mémoire collective. A tort, parce qu'il ne s'agit nullement d'un ensemble de souvenirs. Je ne peux pas avoir la mémoire de Verdun, puisque je n'étais pas né. La « mémoire collective » est un transmis qui devient un acquis.* »

La question de la transmission constitue la clé de cette mémoire est-allemande. L'intérêt manifesté pour la RDA à Berlin aujourd'hui va bien au-delà d'une simple conservation de vestiges. Passée l'euphorie des premiers temps de l'unification allemande, la mise en place des centres de mémoire de la RDA vise à la reconstruction d'un espace social du souvenir qui participe de la constitution d'une mémoire « nationale » de la RDA.

Une mémoire « nationale » de la RDA ?

Comme le notait Jérôme Vaillant, spécialiste de civilisation allemande, au moment des commémorations du 8 mai 1945 dans la revue *Allemagne d'aujourd'hui* en 2006, « *chaque époque revisite les événements passés qu'elle célèbre en fonction de son projet d'avenir* ». Il peut en résulter deux attitudes : le choix de l'effacement ou au contraire de la conservation des traces du passé.

L'histoire de la destruction du Palais de la République est un exemple particulièrement frappant d'effacement des traces du passé est-allemand au cœur de Berlin. Situé sur la *Schloßplatz* (Place du Château, qui s'appelait *Marx-Engels-Platz* en-

tre 1951 et 1990), ce bâtiment fut conçu comme un immense centre culturel agrémenté de cafés et d'espaces de loisirs. La Chambre du peuple de la RDA (*Volkskammer der DDR*), Parlement est-allemand, s'y réunit également jusqu'en septembre 1990, date à laquelle il fut définitivement fermé en raison de la présence d'amiante. On prit alors la décision de le raser, mais les protestations furent nombreuses. En 2002 toutefois, le *Bundestag* se prononça pour la destruction du monument qui commença le 27 février 2006 pour s'achever le 2 décembre 2008. Une installation de néons traçant le mot *Zweifel* (doute) sur le toit du palais, due à l'artiste norvégien Lars Ramberg en 2005, exprima temporairement l'incertitude qui subsistait au sein de la population sur la pertinence de la décision politique et chercha à relancer les débats. Le Palais de la République devenu un symbole encombrant de la RDA, une coquille vide, cristallisait la confrontation des identités et des visions de l'histoire.

La reconstruction planifiée de l'ancien château de Berlin, résidence principale des Hohenzollern jusqu'à la chute de l'Empire à la fin de la Première Guerre mondiale, constitue un cas intéressant et symptomatique de la gestion de la mémoire de la RDA par l'Allemagne unifiée. La destruction du bâtiment de prestige de l'ancien régime communiste obéit à des considérations d'ordre essentiellement politique et idéologique : il s'agit manifestement pour l'État allemand actuel de réparer la destruction d'un symbole de la monarchie prussienne décidée en 1950 par Walter Ulbricht – alors secrétaire général du comité central du SED, et d'effacer à tout jamais les traces du passé communiste au cœur de Berlin.

Le cas du Palais de la République est un phénomène plutôt atypique, mais tout à fait révélateur du climat concurrentiel qui oppose différentes mémoires et différentes histoires dans la capitale allemande. Depuis 1990, les musées et les centres de mémoire de la RDA ne cessent pourtant de se multiplier à Berlin.

Trois exemples de gestion du passé

Le *DDR-Museum* est une entreprise privée, à des fins purement commerciales, qui a ouvert ses por-

tes à Berlin en juillet 2006 et connaît depuis un succès croissant. Ce musée récent expose des objets du quotidien de la RDA, oscillant entre fétichisme inoffensif et témoignage d'un passé difficile à gérer. Un meuble de cuisine, un transistor, des uniformes de la FDJ sur cintre, une *Trabant...*, autant de traces d'un quotidien disparu auquel le sceau *made in GDR* confère le statut d'objet culte. Dans la droite ligne de l'*Intershops 2000*, un magasin d'antiquités est-allemandes ouvert en 1996 par Elke Matz près de la *Ostbahnhof*, ce musée cristallise le souvenir d'une époque entrée dans l'histoire. Il a pour fonction de commémorer un passé effacé à jamais, véritable déficit mémoriel pour un nombre considérable d'Allemands – et trésor de souvenirs kitsch au parfum des *seventies* pour la masse des touristes.

Le besoin de mémoire par rapport au passé de la RDA s'est d'abord exprimé à une échelle individuelle et locale, avant d'être relayé au niveau de la construction d'une mémoire urbaine nationale ancrée dans le sol de la capitale Berlin, dont la localisation même, face à la cathédrale (*Berliner Dom*), autre lieu chargé d'histoire, parie volontairement sur la confrontation des espaces-temps, tout en suggérant une certaine continuité historique par un processus de stratification de la mémoire.

L'exposition permanente du Musée de la RDA constitue une première étape dans la gestion de la mémoire est-allemande : il s'agit de la muséification d'une manière de vivre, proposée sur un mode ludique et régressif, puisque le visiteur est invité à manipuler les objets pour mieux s'approprier ce passé révolu.

Inauguré le 7 novembre 1990 par les premiers visiteurs officiels, le musée de la *Stasi* doit le jour à une initiative citoyenne, le comité ASTAK (*Antistalinistische Aktion Berlin-Normannenstraße e. V.*) : dès janvier 1990, le comité avait décidé de faire du quartier général de la *Stasi* un lieu de mémoire et de documentation dédié au « stalinisme de la RDA ». Il s'agit à la fois d'un mémorial et d'un centre de documentation, et non d'un simple musée comme l'indique son titre actuel : *Forschungs- und Gedenkstätte Normannenstraße*. On peut y visiter le célèbre bureau de Erich Mielke, dernier ministre de la Sécurité en exerci-

ce, ainsi qu'une cellule de prisonnier. On y trouve également des informations sur les techniques d'espionnage de la *Stasi*.

L'accès est libre ou la visite est guidée par d'anciennes victimes de la dictature socialiste. Le Musée de la *Stasi* dégage une atmosphère oppressante en lien direct avec l'histoire du lieu. Ici, la mus alisation du passé de la RDA n'a plus rien à voir avec le « phénomène de mode » de l'*Ostalgie*, néologisme allemand désignant la nostalgie du passé est-allemand.

Le mémorial de Berlin-Hohenschönhausen représente encore une autre forme de confrontation avec le passé de la dictature socialiste. Il est l'incarnation même de la persécution politique, telle qu'elle fut pratiqu e dans le secteur d'occupation soviétique, puis en RDA. Situées sur les lieux d'un ancien camp de détention construit par les forces armées soviétiques dès la fin de la Seconde Guerre mondiale et fermé en 1946, les cellules furent récupérées par le ministère de la Sûreté d'Etat de RDA, la *Stasi*, en 1951, et utilisées comme centre de détention provisoire jusqu'en 1990, où des milliers de dissidents politiques furent incarcérés.

La prison de *Hohenschönhausen* ne fut fermée qu'en octobre 1990, après l'unification. Les anciens détenus demandèrent qu'on fasse de ce lieu un Mémorial. Le vaste emplacement carcéral fut classé monument historique en 1992 et décrété « mémorial » deux ans plus tard. Depuis l'année 2000, il s'agit d'une fondation indépendante de droit public. Le Mémorial a, d'après la loi, le devoir d'« effectuer des recherches, des expositions, des conférences, et des publications sur l'histoire de la prison de Hohenschönhausen pour informer et pour inspirer la réflexion sur toutes les formes et les conséquences des persécutions et de l'oppression politique engendrées par la dictature communiste ». Outre ce devoir de mémoire, la particularité de ce centre réside dans la restriction de son accès au visiteur qui doit obligatoirement suivre une visite

guidée, animée par d'anciens détenus. Cette confrontation directe avec des témoins du passé fait du passage par *Hohenschönhausen* un moment unique et privilégié, dont l'intensité peut varier en fonction du vécu du guide. Le mémorial connaît un immense succès depuis son ouverture au public. L'ancienne prison de la *Stasi* est désormais visit e par plus de 200 000 personnes par an, dont la moitié sont des écoliers. Stephen Brockmann,

spécialiste américain de la RDA, avance l'hypothèse intéressante selon laquelle le succès de *Hohenschönhausen* serait d  au fait qu'il s'agit du seul lieu à Berlin où les Allemands sont en position de « victimes ».

Mus alisation vs *Ostalgie*

L'articulation des différentes mémoires de l'histoire récente de l'Allemagne au 20  siècle par le tissu urbain permet de mettre en évidence une grille spatiale qui fonde plus que ja-

mais la capitale comme symbole vivant de l'histoire de la nation. « *Après avoir perdu le concours de séduction des systèmes politiques, la RDA a gagné, dix ans après sa chute, la course au souvenir historique* », déclarait en 1999 l'historien allemand Martin Sabrow. C'est aujourd'hui encore plus vrai qu'il y a dix ans.

Oscillant entre effacement et conservation des traces, la mémoire de la RDA semble une étape nécessaire à la société allemande actuelle parce qu'elle réinvente un espace fondateur d'identité pour tous les Allemands qui ne vivent pas sous le même régime mémorial. Pour que la mémoire est-allemande ne demeure pas circonscrite à un phénomène régional, il est important de procéder, à l'échelle nationale, à une mise en adéquation de la mémoire publique avec la mémoire privée. Berlin, capitale retrouvée de l'Allemagne, appar t comme le lieu idéal de la réconciliation des mémoires de l'Est et de l'Ouest afin de parvenir un jour prochain à parachever ce que l'on appelle « l'unité intérieure ».

